

recherches vendéennes

n° 13 - 2006

s o m m a i r e

Les Vendéens dans la Première Guerre mondiale : ils témoignent

La souffrance, la mort, la foi <i>présentation de Jean Rousseau</i>	p. 7
La guerre de 14-18 en photos <i>par Catherine Blanlceil</i>	p. 15
Albert Cateau, de Saint-Pierre-du-Chemin. Carnet de bord	p. 17
Adolphe Gouraud : soldat au grand cœur. Une jeunesse offerte et sacrifiée... 1895-1926	p. 27
Auguste Delahaye : apôtre et soldat. 17 juin 1894-18 juillet 1918.	p. 41
Benjamin Godard. La campagne d'un poilu.	p. 53
Chroniques d'une commune vendéenne pendant la Grande Guerre : Saint-Laurent-sur-Sèvre. 1914-1918.	p. 209
Gustave Chasserieau. Prisonnier en Allemagne puis interné sanitaire en Suisse.	p. 263
Joseph Gaudin. «Moi aussi, je voulais être soldat comme les autres».	p. 315
Joseph Guinot. «Mes grandes vacances.»	p. 355
Louis Beaussant. Carnet de route.	p. 479
Pierre Bart et sa famille. Une correspondance d'un caractère exceptionnel.	p. 505
Pierre Dupont. Forgeron et poète. <i>Dans l'ombre des tranchées.</i>	p. 579
André Bujeaud. À Sainte-Hermine, Clemenceau statufié.	p. 603
14-18 : caricatures et second degré <i>cahier couleurs par Catherine Blanlceil</i>	H.T.
Chronologie	p. 635

COMPTES RENDUS D'OUVRAGES

Dir. C. Treffort et M. Tranchant, *L'abbaye de Maillezais. Des moines du marais aux soldats huguenots*, p. 641 — Dale K. Van Kley, *Les origines religieuses de la Révolution française (1650-1791)*, p. 643 — Mireille Bossis et Philippe Bossis, *Goupilleau de Montaigu. les apprentissages d'un révolutionnaire vendéen (1763-1781)*, p. 645 — B. Basdevant-Gaudemet, Germain Sicard, *Les communes françaises. L'enseignement et les cultes de la fin de l'Ancien Régime à nos jours*, p. 646 — P. Legal, *L'orgue à l'épreuve de l'industrie : la manufacture Debierre*, p. 647 — Actes colloque international, *Georges Clemenceau et le monde anglo-saxon*, p. 649 — A. Jammes d'Ayzac, *Charles Milcendeau*, p. 650 — R. Rémond, *Le siècle dernier, 1918-2002*, p. 652 — J. Renard, *La Vendée, un demi-siècle d'un géographe*, p. 653 — J. Boislève, *Le Vert Bocage*, p. 654 — M. Esseul, *Histoire de l'Île d'Yeu*, p. 657 — M. Bedon, *La Vendée disparue*, p. 658 — P. Barraud, *Instantants d'éternité. Un siècle et demi de photographie aux Sables-d'Olonne*, p. 659.

LA SOUFFRANCE, LA MORT, LA FOI

Une guerre non choisie mais acceptée

S'il n'est plus, dans le monde des vivants, de combattants vendéens de la Grande Guerre, les témoignages — carnets de route, souvenirs, cartes postales, poèmes, photographies — de beaucoup d'entre eux leur survivent et sortent, toujours plus nombreux, des archives familiales. Souvent, les enfants de ces poilus ont tenu ces reliques pour des secrets de famille, qu'il eût paru malséant de divulguer, comme si la publication de ces récits parfois insoutenables risquait de faire passer leurs auteurs pour des fabulateurs. Heureusement, leurs héritiers de la deuxième génération sont plus enclins à penser qu'ils appartiennent désormais au champ de l'histoire et qu'ils peuvent, de ce fait, entrer dans le domaine public.

L'édition par *Recherches vendéennes*, en octobre 2000, d'un fort volume consacré aux poilus vendéens, a provoqué un double effet : un beau succès de librairie et la sortie des tiroirs de nouveaux manuscrits (1). Nous en présentons ici quelques-uns, avec l'accord bienveillant de leurs détenteurs, que nous remercions pour la confiance qu'ils nous accordent. Et le stock n'est pas épuisé ! Si les lecteurs nous renouvellent leurs faveurs, une troisième livraison pourra être envisagée à l'approche du premier centenaire de la déclaration de la guerre de 1914-1918.

En introduction au volume paru en 2000, Alain Gérard a rédigé une magistrale étude de soixante pages dans laquelle il passe au scanner les documents alors publiés, en dégagant la signification propre, mais soulignant aussi leur place et leur articula-

1. — Voir aussi Jean Rousseau, 14-18. *Les Poilus de Vendée*, Centre vendéen de recherches historiques, coll. Vendée, les Indispensables, 2006, 128 p.

tion avec toutes les données politiques, militaires, économiques, sociales, philosophiques et religieuses de cette guerre civile européenne qui tourna au conflit mondial, suicidaire pour le vieux continent qui y perdit sa prépondérance et y développa les germes de toutes les tourmentes qu'il connut au XX^e siècle.

Cette analyse s'applique sans correctif aux textes ici présentés, et dont la compréhension requiert les mêmes commentaires et les mêmes clés de décryptage. Car si les poilus racontent *leur* guerre avec leur sensibilité personnelle et quelquefois avec des mots qui n'appartiennent qu'aux individus, leurs écrits rendent tous, en définitive, une même tonalité, sans discordances majeures, comme imprégnée qu'elle est de l'union sacrée reçue comme consigne nationale dès l'ouverture de la campagne.

La souffrance et la mort, dont le degré et le risque dépendent souvent de la qualité du commandement immédiat, la pérennité, qui s'avère inébranlable en dépit de tous les avatars, d'un esprit patriotique perfusé, chez la plupart des Vendéens, par un sentiment religieux qui se révèle construit à chaud et à sable, paraissent constituer le fil conducteur de ces pages.

La souffrance et la mort, crûment affichées dans le paroxysme des combats, ne cessent d'être latentes dans la vie quotidienne des tranchées, au point de devenir des compagnes familières et banales : la souffrance des autres et la sienne propre, la mort accomplie des camarades et celle qui guette tout un chacun. La nouveauté de cette épreuve, en effet, dont le moindre des paradoxes n'est pas qu'elle se présente à la fois comme la première guerre de conscrits depuis la Révolution et la première guerre industrielle mettant en œuvre des moyens technologiques d'une capacité de destruction jusque-là inconnue, conduit à un ensauvagement inimaginable. Matériau humain et matériel militaire sont mesurés à la même aune, et le coût d'une bataille ou d'une opération est évalué dans la même rubrique comptable, en pertes humaines prévisibles et en obus tirés. Quand la consigne n'est pas d'économiser les munitions !

Le poilu vendéen l'a bien compris. Soumis naturellement à ses supérieurs, mais ni sourd ni aveugle, il juge ses chefs sur leur propre courage, mais tout autant sur leur intelligence du combat et leur souci d'atteindre les objectifs fixés sans exposer inutilement sa vie et son intégrité physique. Le jeune lieutenant Pierre Bart, qui allie courage personnel et science de la manœuvre, est adoré de ses hommes. Au rebours, à l'égard d'un chef couard et incompetent, la plume du placide Louis Beussant se fait venimeuse.

Et pourtant ! Souvent malmené, souffrant, mort en sursis, le soldat vendéen ne dévie jamais de son patriotisme granitique. S'il a la dent dure pour les politiciens qui intriguent à Paris, pour les états-majors lointains qui disposent souverainement de sa vie, s'il se laisse parfois aller à des mouvements d'aigreur ou d'exaspération contre les journalistes qui gribouillent et les embusqués qui le narguent, il ne saurait remettre en

question la cause qui le tient éloigné de son cher foyer. Ce n'est pas à lui qu'il faut parler de paix blanche. Il ne laisse pourtant pas tomber de sa plume de vrais mots de haine pour le *Boche* qu'il affronte. C'est sur le Kaiser, le « sombre Kaiser » ainsi que le dénomme le poète Pierre Dupont, qu'il concentre ses traits. Au-delà des caricatures de Guillaume II, dont il est abreuvé, faut-il y voir un signe de l'acceptation définitive d'une République naguère — dix ans plus tôt! — encore persécutrice de ses convictions religieuses ?

Est-ce à dire que le soldat vendéen est toujours un soldat chrétien ? Certainement pas. Mais force est d'admettre qu'à ce jour, nous ne disposons d'aucun écrit de poilu athée, agnostique, ou même indifférent ou tiède. Même les témoignages de Vendéens du sud qui nous ont été communiqués et que nous n'avons provisoirement pas retenus ici faute de place, émanent tous de fervents catholiques. Il n'y a bien sûr aucune raison de douter de la réalité du patriotisme des Vendéens qui se situent en dehors de toute appartenance religieuse. Les instituteurs publics, par exemple, dont on peut penser que la plupart devaient être pour le moins agnostiques, ont payé un très lourd tribut à la défense de la patrie. Il reste que les manuscrits qui nous ont été remis laissent tous ressortir une foi ardente, sans doute épurée par l'épreuve, mais plus que jamais solidement liée à la pratique des sacrements et des exercices religieux, qui en sont à la fois l'ancrage et la manifestation. Dieu et patrie : insondable alchimie qui nous laisse aujourd'hui interrogatifs. Car enfin, la République française étant ce qu'elle est, il ne peut s'agir du Dieu officiel de la nation, celui que voudraient accaparer les Allemands (*Gott mit uns*), les Anglais (*God save the King*) ou les Américains qui lui jurent leur confiance jusque sur leurs dollars. Même dans l'année du doute, en 1917, Claire Ferchaud n'obtiendra pas, malgré sa visite au président Poincaré, de faire broder l'image du Sacré-Cœur sur le drapeau tricolore. C'est que les Vendéens invoquent d'abord le Dieu bouclier, dont ils imploront la protection individuelle. Et s'ils ne se privent pas à l'occasion de lui demander de bénir nos armes, on sent bien que leur relation à Dieu est d'une nature beaucoup plus intime, qui donne un sens à leur vie... et à leur mort. La guerre demeure un mal. Mais que tirer de ce mal que Dieu a permis ? Une formule court tout au long des pages écrites par nos poilus : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » C'est assez incompréhensible pour nos contemporains mais déjà, en pleine guerre, Romain Rolland (2) s'étonnait que les Églises chrétiennes aient si vite passé à la trappe le message évangélique de paix, et que, de leur côté, les socialistes aient si rapidement abjuré leur idéal internationaliste. Faut-il que le sentiment patriotique soit prégnant, pour infuser ainsi la conviction religieuse jusqu'à l'infléchir ? Mais, ce faisant, cette collusion n'est-elle pas le prélude de futures et rudes désillusions ? Le com-

2. — Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée*, Albin Michel, 1915.

battant vendéen des tranchées, il est vrai, nourrit des préoccupations plus immédiates : se battre, gagner une guerre qu'il n'a pas choisi de faire, mais qu'il estime juste, à laquelle il consent et que sa foi l'aide à supporter, à y survivre si possible, à y mourir s'il le faut.

Catholique et Français toujours

Le carnet de bord d'Albert Cateau, de Saint-Pierre-du-Chemin, ouvre une sélection de dix textes, dont huit sont réellement des écrits de combattants du front. Albert Cateau a jeté quelques notes, au jour le jour, sur un petit calepin. Ce conducteur de camion *Packard* n'est pas un bavard. Son style est sec, et il lui faut goûter à l'exotisme de Corfou pour qu'il consente à laisser courir un peu sa plume.

De l'égrotant Adolphe Gouraud, tailleur d'habits aux Brouzils, nous n'avons retenu que l'admirable lettre qu'il adresse à ses parents au lendemain des meurtriers combats du Mont Kemmel, au printemps 1918. Brancardier, il a déjà l'âme sacerdotale et assiste les mourants comme le prêtre qu'il rêve de devenir. Il est lui-même atteint en allant secourir deux blessés allemands, mais c'est la tuberculose qui l'emportera quelques années après la fin de la guerre, alors qu'il va être ordonné sous-diacre.

Gustave Delahaye, le jeune maréchal-ferrant de Saint-Pierre-du-Chemin, est de la même trempe. Il se veut, jusqu'à l'exaltation, le soldat de la France chrétienne. « Je ris et je chante, écrit-il, ne craignant pas le sacrifice sanglant. » Très « fleur au fusil », il est doué d'une sensibilité poétique étonnante, et le spectacle de la guerre n'entame jamais sa capacité à s'extasier devant les beautés de la nature. Versé dans la toute nouvelle arme blindée, il reporte sur son tank, qu'il bichonne amoureusement, sa tendresse pour les chevaux. « Ah ! la bonne bête ! », s'émeut-il devant son char qui deviendra pourtant son tombeau.

De tous nos chroniqueurs, Benjamin Godard, de Mouchamps, qui est également photographe, se révèle le plus bavard, jusqu'à la prolixité. Il est vrai qu'il a eu droit à la totale. Si appartenant à la classe 15, il échappe aux premiers combats de la guerre, il est ensuite de tous les grands engagements et n'est démobilisé que le 8 septembre 1919, après avoir participé à l'occupation de la rive gauche du Rhin, sur laquelle il nous livre un éclairage riche d'enseignements sur l'état d'esprit des vainqueurs et des vaincus et les relations entre des occupants hésitants et des occupés qui rêvent déjà de revanche. C'est pendant son séjour en Allemagne que, s'appuyant probablement sur des carnets de route — disparus — rédigés au jour le jour pendant la campagne, il rédige le *Journal* auquel il met le point final le 19 septembre 1919. Dans les années suivantes, il remanie plusieurs fois son manuscrit, y apportant surcharges et ratures. Ces corrections nous alertent, au-delà du cas d'espèce, sur les précautions qu'il convient de prendre quand on a affaire à des textes rédigés trop longtemps après les

faits. La connaissance et l'interprétation des événements politiques et sociaux qui ont marqué les années suivant le conflit, conduisent fréquemment les rédacteurs de souvenirs à des commentaires qui peuvent avoir leur intérêt mais enlèvent à leurs écrits une part de leur spontanéité et de leur fiabilité premières. L'épluchage du manuscrit de Benjamin Godard est très significatif à cet égard. C'est pourquoi nous avons le plus souvent rétabli les passages raturés et négligé les surcharges, qui consistent quelquefois en fulminations peu amènes à l'égard des politiciens, qu'il accuse ou soupçonne de trahir le sacrifice des poilus. En août 1914, Godard était élève du noviciat des pères de Chavagnes, en exil en Belgique. S'il avait persévéré dans cette voie après la guerre, quel fameux prédicateur à l'ancienne il fût devenu !

Les chroniques de Saint-Laurent-sur-Sèvre pendant la Grande Guerre, choisies et commentées par Bernard Raymond qui les a déjà publiées dans une revue d'histoire locale, rendent une tonalité plus douce. Pas rancuniers, les frères de Saint-Gabriel, les filles de la Sagesse et même les pères montfortains, ont offert spontanément à la nation une partie de leurs établissements pour y accueillir et y soigner des blessés. L'*ambulance* de Saint-Laurent fonctionnera pendant toute la durée des hostilités, et dans chaque congrégation il s'est trouvé une plume, sans compter celle d'Alix Biton, pour consigner le déroulement des travaux et des jours dans la ville sainte de la Vendée, sans omettre les événements survenus dans la commune voisine de Loublande, agitée par les révélations controversées de Claire Ferchaud.

Avec le Pouzaugeais Gustave Chasserieu, arraché à sa moisson par la mobilisation, c'est un autre volet de la guerre qui nous est livré : celui de la captivité. Fait prisonnier pendant la bataille de la Marne, Chasserieu s'en va manger « le pain noir de l'étranger » dans un camp de Thuringe et y méditer sur l'inanité de la guerre. « La guerre, comment y croire au XX^e siècle ? C'est là contre la civilisation. » Et on n'est pas peu surpris de voir ce paysan conservateur devenu mineur dans une saline, se mettre résolument en grève malgré les risques encourus, et faire plier un patron allemand par trop enclin à exploiter la main-d'œuvre prisonnière mise à sa disposition. Dans son malheur, notre homme va cependant rencontrer la chance. Malade très certainement, mais probablement ni plus ni moins que bien d'autres, il est enfin retenu par une commission de la Croix Rouge suisse, pour aller couler les jours paisibles d'un interné sanitaire dans les montagnes d'Helvétie. Il s'y refait une santé et rédige de mémoire le cahier de souvenirs et de commentaires que nous publions ici. De mémoire, car de crainte de voir son évacuation d'Allemagne compromise par une dernière fouille, il a détruit, en totalité ou en partie, ses premiers carnets qui, de son propre aveu, ne contenaient pas que des amabilités pour les *Boches*.

Quant à Joseph Gaudin, de La Chapelle-Palluau, il s'en va à la guerre de son plein gré. D'assez chétive constitution, je veux dire de petit gabarit, il est exempté de service après avoir été dispensé de service militaire, mais son patriotisme, et aussi son

amour-propre, ne supportent pas que les domestiques et les métayers de son père aillent se battre et risquer leur vie, et pas lui. Si certains intriguent pour s'embusquer, Joseph Gaudin, lui, se fait pistonner pour s'engager. Ce sera enfin chose faite en mars 1915, dans le Train des équipages, alors que l'illusion d'une guerre courte s'est envolée. Joseph est affecté à la conduite d'une ambulance et sa vie militaire se déroule bientôt sur le front. Le transport des blessés, qui sont bien souvent des morts à leur arrivée à l'arrière, les dangers pour sa propre vie, deviennent son lot quotidien. Il en réchappe pourtant et rentre avec une précieuse collection de photographies prises et développées par ses soins, témoignage inestimable, sans doute plus encore que ses souvenirs rédigés bien plus tard.

Si Benjamin Godard nous apparaît assez souvent exalté, et Gustave Chasserieu généralement résigné sauf quand l'injustice est trop grande, Joseph Guinot, cordonnier à Saint-Pierre-du-Chemin, se révèle l'archétype du soldat modèle, brave sans témérité, lucide sans scepticisme, réaliste sans rien lâcher de ses idées, sensible avec pudeur, d'une placidité inébranlable, sous-officier par la confiance de ses chefs sans jamais perdre celle de ses camarades devenus ses subordonnés. Pourquoi ne pas le dire, ce chrétien fervent et discret, ce praticien de l'héroïsme ordinaire, ce fin observateur du front puis de l'arrière où il doit se soigner, est l'un des écrivains poilus les plus attachants.

Louis Beaussant, quant à lui, n'est qu'un gamin de vingt ans de Saint-Hilaire-de-Voust, encore dans les jupes de sa mère. Il n'en finit pas, lorsqu'il est appelé, de s'arracher à sa famille qui l'accompagne jusqu'à Bourges comme un collégien qui fait sa rentrée. Et les retours de permission ! Un cœur gros à éclater, mais toujours une résignation chrétienne que marque, comme un refrain, cette citation évangélique : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne ! » Pour le reste, le texte de Louis Beaussant est assez froid mais toujours précis. Il révèle un jeune homme plutôt timide, et pourtant vite aguerrri, c'est le cas de le dire, déterminé, d'un calme courage, que seule la lâche et dangereuse couardise d'un gradé indigne fait sortir de ses gonds. Il terminera la guerre plusieurs fois cité et avec les galons d'officier. Malheureusement, le récit qui est parvenu jusqu'à nous est fragmentaire, soit que des feuillets aient disparu, soit qu'ils n'aient jamais été écrits.

Un officier de grande classe et un poète inspiré

C'est aussi une belle figure d'officier que laisse apparaître la correspondance de Pierre Bart, dont les attaches vendéennes sont à Monsireigne. On n'a dû en retenir qu'une anthologie, tant cette abondante correspondance présente un caractère original sinon unique : elle est interactive, dirait-on aujourd'hui, c'est-à-dire qu'elle alterne avec les courriers reçus par son auteur, presque toujours en provenance de sa famille,

de son père Gédéon en particulier. Cet échange de lettres, qui dure quatre ans, lève peu à peu le voile qui dérobe ou estompe les sentiments de chacun, révélant une grande communion de pensée de toute la famille. Dès le 25 août 1914, le patriarche donne le ton : « Le devoir doit être toujours et partout la règle de la pensée et des actes. À l'heure présente, la patrie réclame nos efforts, nos sacrifices, quelquefois notre vie ; allons-y bravement. À côté du devoir patriotique [...] : le fourbissement moral. Tu me comprends, cela suffit... » Pierre comprend, pour autant qu'il soit nécessaire de lui expliquer. Intelligent et cultivé, possédant une vision globale des enjeux stratégiques de la guerre, d'un grand sens moral, se refusant à solliciter quelque faveur que ce soit, adepte de la bravoure raisonnée sans prise de risques inutiles, Pierre Bart se montre davantage préoccupé de sa responsabilité de chef que de sa sécurité personnelle. Il est pourtant blessé à plusieurs reprises, certaines fois assez grièvement mais sans séquelles irréversibles. C'est la grippe espagnole qui manque de l'emporter en 1918 ! Quelle *baraka* ! Mais aussi quelle lucidité, quelle pudeur, quel humour et quel détachement, au moins apparent, quand il termine ainsi l'une de ses lettres : « Écrit dans une tranchée, sous le sifflement des balles boches. Amusant ! » Il y a du capitaine de Boëldieu de *La grande illusion*, chez cet officier de grande classe.

Si Pierre Bart cache une sensibilité réelle sous un flegme qui dérouté parfois les siens mais que sait pourtant percer sa belle-sœur, la futée Margot, le forgeron de Rocheservière Pierre Dupont peut se permettre moins de retenue car il confie la sienne à la muse. Cet artisan a reçu de la nature — de la Providence chez ce chrétien ardent — une âme et des doigts d'artiste, et la forge a tôt fait de le conduire à la ferronnerie d'art, dans laquelle il se perfectionne à bonne école, à Paris. Le don de la poésie lui a été donné par surcroît. Il ne semble pas qu'il ait eu le temps, ni peut-être l'envie, de se frotter aux règles de la prosodie. Tant mieux ! *Nascuntur poetae*. Le père Jacques Reverseau a su retrouver tout le talent du professeur de lettres qu'il fut si longtemps, pour analyser avec finesse et sobriété un choix des admirables poèmes de guerre de Pierre Dupont. Car c'est l'épreuve de la guerre, que le jeune homme fit comme combattant et qui lui coûta la vie devant Verdun, qui apporte au forgeron de Rocheservière l'occasion de donner une inspiration, un souffle et un épanouissement inattendus à ses vers, figés par la mort du poète dans une écriture sans arrangement possible.

La dernière pièce présentée dans ce volume n'est pas à proprement parler un témoignage de poilu vendéen ; c'est l'histoire du monument élevé à Sainte-Hermine en hommage à Georges Clemenceau. La plume qui raconte les péripéties de la conception, de la réalisation et de l'inauguration de la sculpture qui statue le *Tigre* accompagné de six combattants, est la plus qualifiée et la mieux informée qu'on ait pu espérer. André Bujéaud n'est-il pas le petit-fils du maire de Sainte-Hermine de l'époque et le dépositaire d'archives et de nombreux souvenirs familiaux ? Mais, en définitive c'est tout de même par un écrit de poilu que se termine cet ouvrage, puisqu'il s'agit du

discours, dont la pensée est d'une grandeur romaine et la forme d'une pureté attique, prononcé le 2 octobre 1921 par celui qui s'enorgueillissait d'être le premier d'entre eux et avait déjà choisi de reposer dans sa terre vendéenne, en emportant dans la tombe un bouquet séché de fleurs sauvages, cueillies pour lui sur le front de Champagne.

Jean Rousseau